

LA DENTELLE.

—Est-il vrai, messire, que la Sainte-Ursule soit perdue corps et biens ?
—Maître Nicolas Fugger, comte de la Hanse, leva la tête de dessus son pupitre où des chiffres s'étaient sur un ample parchemin : la plume d'ivoire bien arrêtée, il dévisagea l'interlocuteur.
C'était une femme grande et mince, tout enveloppée de la mante à capuche des filles de Flandre.
Elle était blonde à en jurer par quelques mèches folles qui flottaient hors de la cape, et dans son visage d'une pâleur sombre brillaient deux yeux inquiets, deux yeux d'un bleu profond comme l'eau morte des canaux.
— Eh ! que t'importe, ma fille ?
— Oh ! messire, par pitié !
Il y avait dans ces mots un tel accent de supplication que le vieil armateur brageois se sentit remué jusqu'à l'âme.
— Qui donc t'a dit cela ? fit-il d'un ton qu'il s'efforçait d'adoucir.
— Le bruit en court par la ville.
— Des gens de Dammé l'assuraient tantôt au marché sur le quai des Marbriers.
— Alors, j'ai voulu savoir.
— Et je suis venue à vous qui êtes le possesseur du navire.
— Est-ce vrai, messire ?
— Dites le moi.
— As-tu donc quelque parent dans l'équipage ?
— Gilliodts Hapken est mon fiancé.
— Ah ! pauvre enfant !...
Maître Fugger se leva et souleva dans ses bras la pauvre fille qui chancelait. Il mandait à part lui sa commiseration maladroite qui venait de lui arracher ainsi la brutale vérité. Et maintenant il tentait de réparer le mal.
— Sans doute la Sainte-Ursule eût dû être rentrée au port depuis quinze jours, mais rien ne pouvait qu'elle fût perdue.
Une tempête l'avait peut-être écartée de sa route.
— Qu'est-ce donc, quinze jours de retard sur une traversée de quatre mois ?
Et pourquoi ces gens de Dammé allaient-ils ainsi par la ville se vantant la fausse nouvelle ?
Il se sentait leur imposé silence.
— On verrait bien !... Au demeurant, puisqu'il avait confiance, lui, personne n'avait le droit de désespérer.
La jeune fille s'était ressaisie.
Elle l'écoutait anxieuse, le regard d'un regard pénétrant, comme si elle eût voulu lire au fond de sa conscience.
Mais maître Fugger ne se souciait pas de prolonger l'entretien : il revint à son bureau et prit dans une sèble une poignée de pièces d'or qu'il tendit :
— Tiens, ma fille... et du courage !
— Mais elle reponna le présent.
— Merci, je n'ai besoin de rien.
— Des nouvelles seulement, messire, quand vous en aurez.
Et elle dit son nom, que Maître Fugger inscrivit sur ses tablettes.
— Barbe Winkel, rue des Tanneurs, proche le quai du Rosaire.
Puis, ramenant sa cape sur son front, elle s'inclina et sortit.

premier effort pour empêcher ce voyage, qu'elle présentait fatal à leur bonheur ; là, tandis que la Sainte-Ursule levait l'ancre, Gilliodts, debout à la poupe du navire, lui avait crié : "Au revoir !" et cet "au revoir" devait être un éternel adieu.
Orphelins tous deux, Barbe Winkel et Gilliodts Hapken s'aimaient de l'enfance ; l'un à l'autre, ils étaient toute leur famille.
En cette cité de Bruges où s'amoncelaient les richesses du monde entier, quoiqu'on n'était point tradant, on pouvait être que matelot : Gilliodts avait préféré la vie libre du marin aux dévotions agitations des marchands de la ville, et depuis huit ans il servait chez les Fogger, dans cette flottille incommensurable qui portait à travers les océans la renommée de la Flandre opulente et laborieuse.
Dans les brouillards du Nord, sous les cieux clairs de l'Orient, l'image de sa fiancée l'avait vu, partout avec l'espérance du bonheur futur.
A présent, l'époque était venue de réaliser l'union des long temps projetée, et Gilliodts manquait au rendez-vous !
L'année précédente, comme il revenait à peine d'une longue expédition, Maître Fugger lui avait octroyé le commandement de la Sainte-Ursule, sa plus belle galiole, avec mission d'aller aux Echelles du Levant pour échanger contre les produits de l'industrie flamande les pelletteries du Maroc et de Tunis, les épices de l'Egypte et de la Palestine et les draps d'or de la Syrie.
Et, malgré les supplications de sa fiancée, en dépit de ses pressentiments fautes, Gilliodts était parti.
— Ce sera le dernier voyage, avait-il dit ; je veux te rapporter des merveilles, des bijoux d'or fin et des perles, pour qu'un jour de nos noces, tu sois la plus belle des fiancées !
Et ce fut le dernier voyage, en vérité, le voyage dont on ne revient plus.
III
Maintenant, Barbe Winkel a regagné le quai du Rosaire.
Le soir est venu et, dans l'air veillé de brume, le carillon du beffroi égrène la dolente chanson de ses clochettes.
C'est l'heure où s'apaisent les rumeurs de la cité, où les halles se vident, où tous, ouvriers et marchands, rentrent au logis familial, l'heure où l'épouse accouille au foyer son époux.
Et la jeune fille songe qu'elle ne connaîtra point cette joie ; elle est seule, et seule elle doit demeurer à jamais.
Un frère souvenir lui reste de son fiancé : une algue séchée, une algue aux fines dentelles qu'il ramassa pour elle sur le sable d'une plage lointaine et qu'il rapporta, revenant d'Orient, lui rapporta voici deux mois, avec la dernière lettre de Gilliodts.
Et, depuis lors, étendue sur un blanc feuillet de parchemin, la fragile plante marine n'a pas quitté ses yeux.
Tandis que Barbe travaille à la leur de sa lampe de cuivre l'algue est là, devant elle, et il semble à la jeune fille qu'un allègement lui vient à contempler les tons fanés de ses fines ramilles aux méandres infinies.
Pourtant, l'aiguille court à travers la lourde soie de Poperinghe, car Barbe Winkel est la concubine la plus renommée de la ville et ses mains sont habiles à façonner ces cotées aux bordures festonnées, qui font prendre pour autant de reines les femmes des bons bourgeois de Bruges.
Mais, parfois, le fil se brise entre les mains de l'ouvrière, l'ouvrage abandonné glisse à terre, et la pensée errante s'enfuit dans un vol éploré vers des pays inconnus, sur les plages que la mer a jonchées de cadavres ; alors, la chambrette s'emplit de sanglots, et sur l'algue séchée s'épanchent tour à tour ou l'amertume des pleurs, ou la douceur des baisers.

tes des riches bourgeois de Bruges.
Or, il advint que la mode imposa le succès de l'ornement nouveau.
Noble dame Isabelle de Portugal, épouse du très haut et très redouté duc Philippe le Bon, en voulut avoir pour ses toilettes d'apparat, et toute la cour de Bruges suivit son exemple.
Mais le travail à l'aiguille avec un fil unique était long et difficile, et Barbe Winkel s'avisa de besogner sur un consoin au moyen de plusieurs fils attachés à de petites brochettes de bois.
Le résultat fut merveilleux.
L'algue du "point de Bruges" ne tarda pas à franchir les canaux de la vieille cité ; on en demanda de partout : de Gand, de Tournai, de Bruxelles, de plus loin encore.
Forcé fut à Barbe Winkel de s'entourer d'apprenties qu'elle instruisait dans la façon de manier les fuseaux.
Bientôt, les chiquettes joyeux emplit le logis jadis silencieux et solitaire, et peu à peu la jeune fille trouva dans l'amour du travail un apaisement à son chagrin.
Et c'est ainsi qu'un art divin naquit d'une douleur humaine, et que le cœur de Barbe Winkel inventa la dentelle.
L'INCONNU.
CONTE RUSSE.
Seule la fumée légère d'une petite maison tachait de son panache gris la blancheur de la vaste plaine couverte de neige ; un vieillard, assez misérablement vêtu, qui suivait lentement la grand'route, le dos voûté sous une lourde besace, s'arrêta devant la porte et frappa timidement du bout de son bâton.
L'homme s'entre-bâilla lentement et une vieille paysanne, passant la tête, demanda d'un ton rude :
— Que veux-tu ?
— Femme, répondit-il, Christ soit avec toi ! Apprends-moi si le village de Polowna est encore loin d'ici ?
— Il y a bien deux heures de marche.
— Je n'arriverai jamais avant la nuit, soupira l'inconnu ; aussi je risque fort de me égarer et il paraît qu'on a vu rôder des loups dans les environs.
— Entrez ! dit la femme.
Il pénétra dans l'habitation la veillée qui brûlait devant l'icône sacrée jetait à travers la pièce un rayon lumineux.
L'homme, s'inclinant devant la Vierge, fit un grand signe de croix et murmura :
— Je prie Dieu, femme, qu'il te rende au centuple ton hospitalité charitable.
— Assieds-toi, dit-elle, et chauffe-toi.
Elle avança un siège devant le feu clair de l'âtre, puis ouvrit le buffet, elle y prit quelques provisions qu'elle déposa sur un coin de la table et ensuite l'invita à faire honneur.
— As-tu faim ?
— Et, tout en mangeant, il l'interrogea :
— Comment t'appelles-tu, femme ?
— Maria Fédora Pétrouitch.
L'homme ne put retenir un treuillement. Il leva les yeux vers elle et la regarda fixement ; mais, occupée à le servir, elle ne s'en aperçut point et continua :
— Je suis veuve, ou du moins, je le serai. Mon mari est parti un jour il y a vingt ans, déjà — pour faire fortune aux pays lointains. Jamais il n'est revenu. Il doit être mort. Alors, je me suis mise à faire valoir cette petite ferme, où j'ai vécu pauvre et solitaire. La chance vint, ne m'a guère servi ?
— Et tu aimais ton mari, Maria Fédora ?
— Nous nous étions mariés par amour.
— Dieu te le ramènera un jour.
— Qu'il t'entende !... Mais toi, passant, quel est ton nom ?
Le vieillard demeura silencieux un instant, puis secoua sa tête chienne :
— Je ne le sais plus... je l'ai oublié... il y a si longtemps que personne ne l'a prononcé !... Comme pour toi, l'existence me fut rude... j'ai beaucoup travaillé... j'ai parcouru bien des contrées, à la recherche de la fortune, et je n'ai pas toujours trouvé un toit pour me reposer.
— Elle se sentit émue de pitié :
— Je te dresserais un lit, pour la nuit, si-tu-elle, et je t'y mettrais des draps blancs ; tu dormiras tranquillement jusqu'à l'heure de ton départ.
— Merci, femme.
— Il tira alors de sa besace un paquet soigneusement ficelé, et, le lui tendant, il lui dit :
— Garde-le-moi jusqu'à demain. Si je ne me réveille pas, il t'appartient. C'est tout ce que j'ai, et tu ne te repentiras point d'avoir été bonne pour moi.
— Elle plaça, en se couchant, le précieux objet sous son oreiller ; mais elle ne s'endormit pas : la curiosité la tenait éveillée.
— Que pouvait-il bien contenir ? Que pouvait posséder ce pauvre chemineau, qui le lui avait confié comme un trésor ?
— Elle retourna sans cesse le paquet mystérieux, elle le secouait, elle le palpait, sans qu'il lui fût possible de rien deviner : peut-être était-il mequé d'elle ?

Et, à la fin, elle n'y tint plus. Elle dut délicatement les mains des draps et l'ouvrit ; un cri de stupor sortit de sa gorge : du paquet venait de s'échapper une liasse de billets de banque ; il y en avait plus de trois cents.
Elle les remania entre ses doigts tremblants. Plusieurs fois elle les compta. L'inconnu était considérablement riche.
Et, tout de suite, elle songea à ce que serait sa vie, si c'était à elle que tout cet argent appartenait ; elle se voyait dans une petite maison de Polowna, coquette et confortable, avec une servante qui l'occupait de tout son cœur, et qui, vaillant, bourgeois, respectée et adorée.
Le voler ?... L'idée lui tarada aussitôt la cervelle. Si elle pouvait s'emparer de cette fortune qu'il lui avait si imprudemment confiée... oui, mais comment ?... Il ne se le serait point dit, s'il eût ainsi... il aurait vite fait de se plaindre à la police qui fouillerait la maison et retrouverait les billets cachés... et ce serait le knout, la prison, le bagne... mauvais moyen.
Si elle cherchait plutôt à le retrouver près d'elle ?... Si elle lui proposait simplement, feignant d'ignorer de partager sa méchanceté, de vivre avec elle, d'arriver à quelque chose de mieux ?... Hélas ! cet original courrait en haillons les routes grises avec sa fortune dans sa besace ne consentirait jamais sans doute à se fixer quelq' part, et elle, d'ailleurs, n'était-elle point encore mariée, puisque la mort de son mari n'était qu'une supposition de sa part que n'appuyait aucun document ?
Et si... un éboulement passait tout à coup dans son esprit en se rappelant que l'inconnu lui avait dit que le paquet lui appartenait, s'il ne se réveillait point... Si elle se réveillait pas ?
Machinalement, ses yeux se portèrent vers la lucarne pendue à la muraille, non loin d'elle, toujours à sa portée, en cas d'alerte.
Personne n'avait vu rentrer cet homme chez elle... un trou par vite creusé... ou peu de neige et de vent en fait une tombe violente.
La vue des billets étalés sur la table la fascinait.
Elle prit la lucarne d'une main, la lampe de l'âtre, et, étouffant le bruit de ses pas, elle descendit lentement.
L'homme dormait paisiblement et sa respiration régulière troublait, seule, le silence de la nuit.
Elle alla vers la veillée qui brillait devant l'icône et la soif fit.
Puis elle revint vers le lit, posa sa lampe et, levant la lucarne, d'un seul coup, comme l'éclair, elle frappa un tronç d'arbre, elle fendit le crâne de l'étranger.
La violence du choc avait fait tomber la chaise où il avait posé ses vêtements : des poches, des papiers s'étaient échappés.
Elle les ramassa et, s'approchant de la lumière, se mit à les parcourir fébrilement.
Soudain, elle poussa un cri terrible, tourna sur elle-même et s'abattit sur le sol.
— L'homme qu'elle venait d'assassiner était son mari !
PAYS OU LA VIE EST CHER
Un pays où il ne fait pas bon de vivre si on n'est pas millionnaire, c'est assurément la Nouvelle-Zélande.
Le pain y vaut 86 centimes le kilo ; un poulet maigre se paye de 4 fr. 50 à 5 fr. ; les œufs atteignent le prix de 3 fr. 50 la douzaine ; le raisin, de 4 à 5 fr. le kilo pendant la saison ; la bouteille de pale-ale, qui vaut 1 shilling, en Europe, se vend, en Nouvelle-Zélande, 2 fr. 50. Quant aux vins, grâce aux droits d'entrée, ils atteignent des prix fous. Une bouteille de bordeaux ordinaire se paie 7 francs ; le cognac, 20 francs la bouteille ; la chartreuse, 25 ; le champagne, autant.
Le tarif des voitures est de 6 fr. 25 l'heure ; une paire de chaussures ordinaires toutes faites se vend 45 francs ; une paire de gants 7 fr. 50.
Il n'est pas jusqu'à l'aumône qui ne soit onéreuse. Si un pauvre vous demande la charité, il faut lui donner 1 shilling — 1 fr. 25 — pour qu'il consente à vous dire merci. Si vous lui donnez deux sous, il vous les jettera à la figure.
Retour de la canonnière Petrol.
San Francisco, 16 avril — La canonnière Petrol, sous le commandement du capitaine Tappan, est arrivée de Panama.
Pendant que ce vaisseau se trouvait à Panama il s'est exercé au tir et a fait un record de 134 par minute avec ses canons vieux modèle de six pouces, qui est probablement un des meilleurs de la marine, étant donné la qualité des canons.
Après un court séjour ici le Petrol se dirigera vers la côte nord afin de faire une croisière d'été dans l'Arctique.
Le vice-roi Alexieff
St-Petersbourg, 16 avril — Le vice-roi Alexieff a pris le commandement de la flotte russe à Port Arthur cet après-midi et a hissé son pavillon sur le cuirassé Sebastopol.
LE LINIMENT SLOAN FAIT DISPARAÎTRE LA DOULEUR
petite place de notre cher Phalbourg.

CAVEAU GLORIEUX.

Le 26 mai 1803, le cœur de Vauban, apporté de Basoches, où est demeuré son corps, était placé, en grande pompe, sous le dôme de l'église des Invalides, dans le mausolée qui fait face à celui de Turenne. Tel était l'ordre de Napoléon.
Mercredi, un pareil hommage sera rendu à la mémoire de la Tour d'Avvergne en s'inspirant du même protocole, allégué, parait-il, de toute cérémonie religieuse compromettante.
Que d'ombres illustres, pour employer une expression qui fut longtemps en faveur, s'agitent pendant que, d'un pas rapide, le cortège officiel foulera, en traversant le chaos de l'église, les dalles sous lesquelles s'étend le "Caveau des gouverneurs".
On a vu et revu l'imposant tombeau de Napoléon, mais il est bien peu connu ce glorieux sépulchre où dorment leur dernier sommeil cinquante et un serviteurs de la monarchie, de la première république, du premier et du second empires.
J'ai fait dernièrement ce pieux pèlerinage, que j'ai longtemps prolongé pour relouer un à un tous les noms, et malgré l'uniformité égalitaire voulue des plaques et de leurs inscriptions, la plupart de ceux dont les dépouilles mortelles sont la se sont dressés devant moi avec une incomparable grandeur : quel éblouissement !
Nul n'a oublié le tonnerre dévouement de Mlle de Sombreuil, fille du gouverneur des Invalides, elle est incarnée, avec lui, avec son frère aîné, à l'Abbaye, et obtient, le 3 septembre 1792, des assassins qu'elle réussit à échapper, la grâce de son père ; quelque temps après, le tribunal révolutionnaire faisait monter sur l'échafaud la mère et le fils dans un même honneur.
Trente ans plus tard, le caveau des gouverneurs recevait la dépouille de Marianne de Sombreuil devenue comtesse de Villeleu.
Une autre femme encore se trouve dans ce sanctuaire masculin : la situation de son mari, le général de Gilbert de Merliac, qui appartenait à l'état major de l'hôtel, et peut-être un sentiment de pitié, car elle mourut à vingt-quatre ans, motivèrent cette décision.
Des lora commencent un prodigieux déluge tel que celui évoqué par tout par le talent de Lafit et de Detaille.
De 1675 à 1789, les gouverneurs se succèdent. Parmi eux, retenons seulement le nom de Guibert, l'observateur intelligent de Frédéric le Grand, l'auteur d'ouvrages militaires importants, enfin l'aunt de Mlle de Lespinaise.
La France tient tête à l'Europe en armes : alors se dressent quelques uns de ses défenseurs dont la gloire a été se prolonger pendant les guerres de l'Empire.
Kléber assassiné en Egypte, le jour même où celui dont il était l'émule triomphait à Marengo, est représenté là par son cœur.
Puis citons, comme il se présente, le maréchal Jourdan, dont le nom rappelle Wattignies, Fleurus et la loi sur la conscription qui réglementa et rendit fructueux le souffle national de la France nouvelle ; le maréchal Mortier, l'ancien volontaire de 1791, qui fut tué, en 1814, par l'explosion de la machine infernale de Fieschi ; le maréchal Sérurier qui eut plus tard, en 1814, comme gouverneur de l'Hôtel, la douleur et le devoir de faire brûler, pour les soustraire aux ennemis, la majeure partie des drapeaux conquis sur eux ; le maréchal Oudinot, ce vaillant lieutenant de Masséna dans la bataille décisive de Zurich ; le maréchal Molitor qui, dans cette même glorieuse campagne de 1799, opposa une digne résistance à la poussée triomphante de Souvaroff pour échapper à une capitulation.
A l'Empire, en dehors des noms de Mortier, de Molitor et d'Oudinot, qui viennent d'être cités, se rattachent plus particulièrement, parmi ceux ensevelis là, les noms des maréchaux Mouton, Bessières, Sébastiani, Exelmans, Gérard, d'Ornano, promu en 1801, deux ans avant sa mort, et des généraux Lasalle, Eblé, de La Riboulière et Arrighi.
Mortier, c'est encore le terrible combat de Dienstein, livré au milieu des flammes, en 1805, pendant la marche sur Vienne. Molitor a marqué partout où il s'est trouvé : en 1809, en 1814, plus tard en 1823.
Monton, comte de Loban, héritage toujours, notamment en 1809, celui qui mérita l'honneur de cette parole de Napoléon : "Mon Monton est un lion" ; Monton, dont la statue est restée prionnière des Allemands sur la

Beaumont tué en Saxe, le 1er mai 1813, au combat de Rippach, comme commandant la cavalerie de la garde impériale.
Oudinot, le vaillant lutteur de 1812 et 1813.
Sébastieniani, dont la vie fut si étroitement remplie pour la France par la guerre et la diplomatie.
Gérard, qui chercha vainement, le 13 juin 1815, à ramener sur Waterloo le maréchal Grouchy entré, lui aussi, dans le Caveau des gouverneurs.
Exelmans auquel, des 1807, Napoléon dit : "Je sais qu'on ne peut être plus brave qu'vous", et qui eut l'honneur, en 1815, de bousculer, le dernier, la cavalerie prussienne près du pont de Sevrès.
Lasalle, l'illustre sabreur, dont la cavalerie a gardé le souvenir, qui était aussi un général de mérite, tué à l'ennemi le jour de Wagram, âgé de trente quatre ans.
Eblé, l'homme du devoir, qui, secondé par l'héroïque dévouement de ses pontonniers voués, comme lui, à la mort, sauva, le 16 novembre 1812, les débris de l'armée française, en construisant des ponts sur la Bérésina, et mourut.
La Riboulière, inspecteur général de l'artillerie, dont la carrière si bien remplie se termina en 1812 ; il suivit, en effet, de près dans la tombe un de ses fils tué à la bataille de la Moskova qu'avait heureusement préparés ses dispositions.
Arrighi clot la liste : il a survécu à tous ceux son parent. Bonaparte et, après avoir mérité, à Bessing, d'être fait général de division à trente et un ans et créé duc de Padoue, il s'est distingué jusqu'en 1815.
Le gouvernement du roi Louis-Philippe, auquel se rattachent plus ou moins les noms de quelques généraux de l'Empire faits maréchaux par lui, est naturellement représenté dans le caveau des gouverneurs. A côté du général de Damrémont tué d'un coup de canon, en 1837, de vant Constantinople, se trouve le maréchal Valée qui prit cette ville. A la conquête se rattachent l'amiral Duperré, le commandant de la flotte sur laquelle fut porté, en juin 1830, le corps expéditionnaire d'Alger.
Puis apparaît brillant le nom du maréchal Bugeaud le maître à l'école duquel se sont formés la plupart des généraux du second Empire.
On y arrive, après avoir accordé un souvenir à deux des victimes de nos guerres civiles, aux généraux Duvivier et de Ségrier.
La Crimée ! Quel saisissement, quelle émotion on éprouve en réunissant là par la pensée ces noms qui se trouvent là à quelques distances les uns des autres ; Saint-Arnaud, Canrobert, Pelissier et Mac Mahon ; puis, au dessous, l'amiral Hamelin, Regnaud de Saint-Jean d'Angely fait maréchal en 1859, de Martimprey.
Saint-Arnaud se présente à la postérité avec la victoire de l'Alma, sa fille, Canrobert aussi vivra pour avoir soutenu de toutes façons l'armée au milieu d'épreuves multiples et avoir présenté à son successeur un outil bien trempé, celui du triomphe.
Prononcez le nom de Pelissier, l'homme d'arrêt, suhi.
Mac Mahon, enfin, c'est l'entêtement de l'ouvrage de Malakoff, le gage de la victoire.
Puis vient la campagne d'Italie de 1859 avec les maréchaux Baraguey d'Hillier, Mac-Mahon et Regnaud de Saint-Jean d'Angely.
Des chiffres pour finir ; ils ont leur éloquence.
Dans ce faible espace sont accumulés les corps ou les cœurs de 23 généraux, 2 amiraux et 19 maréchaux, y compris 26 gouverneurs, dont le dernier fut le brave général Arnoux. La contenance totale étant de 96 places, 45 seulement vacantes.
J'ai à noter de l'église lorsque, non attention fut attirée par un cadre qui contenait une imitation de Jésus-Christ ouverte au chapitre 49 dont le titre est : "Du dégré de la vie éternelle et des biens que Dieu a promis à ceux qui combattent généreusement."
En bas du cadre se trouve une inscription dont je recommande, sans commentaires, la lecture à ceux qui veulent honorer l'armée les croyances religieuses : "Trouvé ouvert à ce chapitre entre les mains d'un jeune officier à pied du 3e bataillon, mort sur le champ de bataille de Gravelotte (Rezonville), 16 août 1870."
GÉNÉRAL F. CANONGE.

DEPECHEs Télégraphiques

L'Empereur de Corée.
Séoul, Corée, 15 avril, 8 p. m. — L'empereur a reçu en audience ce soir les membres du corps diplomatique.
Sa Majesté, apparemment remise du choc causé par l'incendie du palais, était calme et s'est informé de la santé des dames des légations, etc.
Nombre de Coréens croient que cet incendie a une signification politique et qu'il forcera l'empereur à se réinstaller dans le palais Kyong Bok, à l'extrémité de la ville, où la reine fut assassinée en 1895 et dont il s'enfuit à la légation russe. L'empereur refuse, toutefois, d'y retourner, disant que le palais est hanté par la reine assassinée.
Il préfère rester à la résidence impériale dans le Kumsen, où il s'est réfugié pendant l'incendie, jusqu'à ce que le palais soit reconstruit.
L'usine électrique qui a été totalement détruite, ainsi que des instruments et des machines valant des milliers de dollars, sera réinstallée.
L'amas de ruines fumantes est surveillé par un cordon de soldats vigilants stationnés à un pied et demi de distance les uns des autres autour des murs du palais.
La population superstitieuse est agitée et très affectée par la conflagration, qu'elle regarde comme un présage sinistre.
Le feu offrit un spectacle merveilleux, et les montagnes escarpées autour de la ville étaient éclairées.
Des Coréens, affolés et des troupes japonaises sont accourus en toute hâte sur le théâtre du désastre où pendant un moment on a vu de grandes crânes pour la légation américaine.
Les marins américains ont formé une brigade de pompiers et le ministre des Etats-Unis Allen a pris les plus grandes précautions pour empêcher les flammes de gagner la légation. Tous les comptes et registres du gouvernement coréen ont été perdus, ainsi que des objets de grande valeur. Les pertes sont évaluées à trois millions de dollars.
Rapport de l'amiral Togo.
Tokio, 16 avril, 9 30 p. m. — L'amiral Togo rapporte que dans l'attaque contre Port Arthur au soir les Japonais ont passé des mines à minute et ont fait sortir les navires russes à quinze milles de distance du port. Le Petropavlovsk a frappé une torpille japonaise et a coulé.
Erreur rectifiée.
Tokio, 16 avril, midi — Il a été découvert que par suite d'une erreur dans la traduction d'un télégramme chiffré on a porté vingt-deux le nombre des Russes qui ont péri dans l'escarmouche sur le Yaou, l'ouest de Wou, alors qu'il n'y en avait que dix.
Compliments de cordoléano.
St-Petersbourg, 16 avril, 4 p. m. — Les nombreux ambassadeurs étrangers, agissant d'après les instructions qui leur ont été données, ont présenté à la Russie les condoléances de leurs gouvernements pour le désastre du Petropavlovsk. L'ambassadeur M. Cormick a reçu aucunes instructions, mais il a néanmoins exprimé au ministre Lamsdorff sa sympathie personnelle pour les familles de ceux qui ont péri sur le navire.
L'argenterie de l'empereur Guillaume.
New York, 16 avril — De objet formant une exhibito d'un caractère des plus unique destinée à l'exposition de St-Louis sont arrivés aujourd'hui à New York sur le vapeur Pretoria.
Cette exhibition comprend vingt caisses d'argenterie la propriété personnelle de l'empereur Guillaume d'Allemagne. Elle est composée exclusivement de ce deus qui ont été faits à l'impératrice et à lui à l'occasion de leur mariage.
La valeur de cette argenterie est approximativement estimée \$150,000.
Drame de la Jalousie.
Knoxville, Tennessee, 16 avril — Un nègre du nom de Jennings demeurant à l'extrémité orientale de la ville, a coupé la nuit de nière la tête de sa femme avec une hache, puis il s'est ouvert la gorge d'un coup de rasoir. La jalousie est la cause de cette tragédie.

SLOAN'S LINIMENT Tue le Mal.